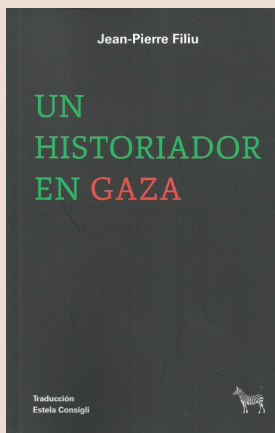


Lectures d'afkar/idées



Un historiador en Gaza. Jean-Pierre Filiu, éditions Les Arènes, 2025. 224 p.

L'indignation et l'horreur que soulève toute pratique génocidaire sont assorties d'une date de péremption. Nos consciences ne peuvent pas être en permanence happées face à la terreur infligée à des victimes civiles, et l'oubli progressif semble être un baume collectif à la douleur transmise via nos écrans. Ainsi, pour que l'oubli ne se fasse pas le complice des responsables du dommage commis, il est important de documenter ce qui s'est passé. Lorsque les troupes américaines sont entrées dans les camps de concentration de l'Allemagne nazie, elles ont reçu l'ordre de compiler les documents qui allaient être utilisés lors des poursuites judiciaires ultérieures, mais qui allaient aussi servir à éviter que ce qui s'était passé ne tombe dans l'oubli. Nous sommes aujourd'hui dans un même moment légiste en ce qui concerne Gaza et Cisjordanie et les actions effectuées par l'armée israélienne obéissant aux ordres de Nétanyahou. Des organisations telles que Forensic Architecture, de la Goldsmiths-University of London, créée en 2010 à l'initiative de l'architecte israélien Eyal Weizman, s'attachent à documenter toutes les destructions subies dans la Bande de Gaza, et leurs études sont versées au dossier de la requête pour génocide

interposée par l'Afrique du Sud contre Israël devant la Cour internationale de justice.

L'historien et diplomate Jean-Pierre Filiu a passé à Gaza 34 jours en décembre 2024 et janvier 2025, en tant que membre de Médecins sans Frontières. Comme il l'écrit au début de son livre « rien ne m'avait préparé à ce que j'ai vu et vécu à Gaza ». Que cette affirmation provienne de quelqu'un qui connaît bien Gaza pour y avoir régulièrement séjourné depuis 1980, donne encore plus de poids à son témoignage. Ce que recueille Filiu est le témoignage d'une destruction sans exemple, qui a fait plus de 75 000 victimes, quelque deux millions de personnes déplacées sur un territoire exigu où 87 % des habitations et des infrastructures ont été entièrement détruites par l'action de l'armée israélienne. Une catastrophe humanitaire qui dépasse la douleur vécue lors de la Nakba de 1948.

Filiu suspend toute analyse académique pour se faire le témoin d'un épisode supplémentaire de l'interminable guerre menée par Israël contre Gaza, plus que contre le Hamas, lequel sert de prétexte au gouvernement de Nétanyahou pour anéantir tout le territoire, cimetières y compris. Car la violence contre les morts est toujours dirigée contre les vivants puisqu'elle cherche à éliminer toute trace de la présence palestinienne sur ce territoire. Les actions contre des hôpitaux, des écoles et des universités gazaouis n'ont guère de justification militaire et sont contraires à la convention de Genève. Mais peu importe quand les réseaux sociaux diffusent des images de soldats israéliens en train de maltraiter et d'humilier des Gazaouis.

Lors de la présentation de son livre à Barcelone, Filiu a reconnu s'être rendu à Gaza car il savait qu'il ne savait pas ce qui s'y passait. La réalité de ce qu'il y a observé n'a guère laissé de place à l'imagination. Les mots sont mis au défi. Le peuple de Gaza est, à nouveau, l'otage du conflit qui oppose Israël au Hamas, et encaisse en outre tous les effets parallèles du pillage d'une aide humanitaire limitée et mal planifiée, doublée d'un marché noir d'articles de première nécessité, et il est exposé à une multitude de menaces contre sa santé collective, déjà précaire.

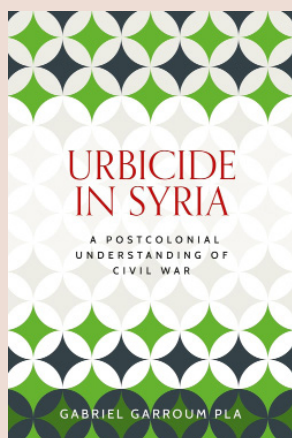
L'OMS a prédit que la plupart des enfants de ce territoire souffriront de séquelles traumatiques. Gaza se sent abandonnée par le monde, et il est grand temps de dire qu'à Gaza il n'y a pas eu une guerre, mais une tentative de génocide. Et cela devra être démêlé par la justice mondiale, même si les coupables cherchent à brandir des subterfuges légaux pour éviter d'être jugés. Il n'y aura pas suffisamment d'avocats pour dissiper la faute morale de tous ceux qui ont encouragé l'élimination de presque 2,5 % de la population gazaouie.

Pour le malheur des Palestiniens, Gaza s'est transformée en théâtre où observer la débâcle de la diplomatie et le mépris du droit International, tout en étant le banc d'essai de l'hyper-technification de la guerre. Pour Filiu, l'action entreprise par l'armée israélienne à Gaza après le massacre du 7 octobre 2023 fait écho à un ensemble de guerres existentielles qui occupent aujourd'hui la scène mondiale, de l'Ukraine avec la Russie à l'Iran avec les États-Unis, où les attaquants soutiennent leur *lebensraum* géopolitique. Autant dire un scénario inquiétant pour l'humanité toute entière.

Si le livre de Filiu a été difficile à écrire, il l'est au moins autant à lire. Mais en tant que témoignage direct (un privilège face à toutes les victimes, comme l'auteur le reconnaît lui-même), il mérite d'être pris en compte comme rapport de ce qui s'est produit (et continue à se produire). Filiu ne se drape jamais dans le drapeau d'un humanitarisme banal, il n'aperçoit de pousses vertes ni dans la terre dévastée de Gaza ni dans la conscience internationale face aux événements. C'est là que secouent comme jamais ces mots amers de Susan Sontag : « Dès lors que nous éprouvons de la compassion, nous ne pouvons être complices de ce qui a provoqué cette souffrance. Notre compassion proclame notre innocence autant que notre impuissance ». Susan Sontag parlait là de la guerre de Bosnie, et du mépris international pour le sort de Sarajevo. Son appel à « réfléchir à la façon dont nos privilèges se situent sur la même carte que leur souffrance, et peuvent – d'une manière que nous préférierions sans doute ne pas imaginer – être liés à ces souffrances » pourrait tout aussi

bien concerner le cas de Gaza et de la Palestine. Raison pour laquelle, et pour bien d'autres, ne cessons jamais de parler de Gaza.

— *Jordi Moreras, maître de conférences Serra Hünter, université Rovira i Virgili*



Urbicide in Syria. A Postcolonial Understanding of Civil War.
Gabriel Garroum Pla, Manchester University Press, 2025. 250 p.

Les 14 années de conflit armé en Syrie ont laissé un territoire dévasté. Des quartiers et des villages entiers ont été rayés de la carte. Des millions de maisons sont inhabitables. Des hôpitaux, des écoles et autres infrastructures, ont été détruits.

Lorsqu'en 2011, dans le sillage des printemps arabes, les Syriens ont pris la rue d'assaut pour demander liberté, justice et la fin de la corruption et de la terreur, le régime d'Al Assad a répondu par la répression. Manifestants, activistes et dissidents ont été confrontés à une vague d'arrestations, de tortures, de disparitions et d'assassinats tandis que le conflit se militarisait. La violence s'est aussi acharnée sur les espaces physiques, au prétexte d'en finir avec l'opposition. Et leurs habitants ont été assassinés ou déplacés.

La ville d'Alep, qui était alors la plus peuplée du pays, est l'une de celles qui a connu la ruine et le désespoir. L'offensive rebelle était arrivée en 2014 et, dans son effort pour freiner son avancée, le régime a eu recours à une violence massive. Ainsi, les forces d'Al Assad ont systématiquement bombardé les quartiers de l'est,

contrôlés par les opposants, qui ont été brutalement pilonnés à la fin 2016, peu avant la défaite et le départ des rebelles. Selon certaines estimations, plus d'un tiers des bâtiments de ce qui fut jadis une capitale du commerce international ont été endommagés ou détruits. Si l'on avait observé Alep vu du ciel pendant ces jours-là, c'est une image étonnante que l'on aurait découverte : tout l'ouest de la ville, en apparence normal et animé, tenait debout aux côtés des quartiers de l'est, anéantis et vides. Avec cette bataille, le régime remportait une victoire importante. Néanmoins, pour l'obtenir, il avait perpétré un urbicide, c'est-à-dire la destruction délibérée de l'espace urbain vue comme instrument de domination politique.

Parmi ceux qui ont perdu quelque chose à Alep se trouve Gabriel Garroum Pla, auteur d'*Urbicide in Syria. A Postcolonial Understanding of Civil War*. Barcelonais, mais né au sein d'une famille à moitié syrienne. Lors des combats menés à Alep, sa maison de famille a été envahie, pillée et démolie. Garroum Pla a décidé de muer ce deuil en connaissance. L'épisode l'a conduit à s'interroger : « Comment la destruction de maisons, de places, de rues et d'infrastructures, associée à la militarisation des espaces quotidiens, a-t-elle transformé non seulement l'État syrien, mais aussi ses habitants et leurs identités politiques ? Qu'est-ce qui change lorsque l'environnement quotidien est brutalement déchiré ? Quelles politiques et quelles identités émergent-elles des espaces en ruines ? »

Ce sont-là quelques-unes des questions auxquelles ce professeur-lecteur de l'université Pompeu Fabra, titulaire d'un doctorat en Études de la Guerre du King's College de Londres, cherche à répondre au fil du livre. Pour ce faire, il s'attache à l'étude de deux cas : Damas – la capitale – et Alep.

Ces exemples permettent à Garroum Pla de développer sa thèse centrale : en Syrie, la destruction urbaine n'a pas été un effet secondaire de la guerre, mais bel et bien un instrument délibérément employé par le gouvernement ; une façon d'éliminer non seulement ses opposants, mais aussi des communautés entières et leur capacité d'action politique. Détruire des maisons, des rues,

des hôpitaux, des écoles et des mosquées, c'était aussi détruire des communautés, des identités et la mémoire collective. Ce que notre auteur désigne par « urbicide ».

Ce concept n'est d'ailleurs pas nouveau. Il est né aux États-Unis pour expliquer la violence envers la ville associée à des processus de développement urbain. Et il a déjà été appliqué à des conflits comme celui de l'ancienne Yougoslavie, dans les années 1990. Ceci dit, Garroum Pla le complète par une nouvelle perspective, la postcoloniale.

La violence spatiale du régime d'Al Assad – affirme-t-il – ne peut être comprise sans le legs du Mandat français, qui sut exploiter et approfondir les fractures sectaires et régionales de la société syrienne pour mieux asseoir sa domination. Ce qu'Al Assad a fait subir à Alep ou à des faubourgs de Damas n'était pas une anomalie. C'était la suite d'une logique de domination qui vient de loin. Sur cette ligne du temps, on trouve aussi la brutale répression perpétrée par son père, le dictateur Hafez, contre la ville de Hama au début des années 1980. Elle est l'expression de ce que le philosophe Achille Mbembe – très présent dans cet ouvrage – appelle « la nécropolitique », soit le pouvoir de décider quelles sont les populations sacrificables, pouvant être condamnées à mort ou à l'expulsion.

Cette lecture permet à l'auteur d'exposer un autre élément clé : la reconstruction d'après-guerre est elle aussi un acte politique. Au moyen de décrets et de lois, le régime a décidé qui pouvait revenir et qui ne le pouvait pas. Les quartiers dévastés n'ont pas été reconstruits de la même façon pour tous. L'espace urbain, loin d'être un élément neutre a été le théâtre d'une épuration politique et sociale.

Pourtant, Garroum Pla ne nous décrit pas seulement les Syriens en victimes passives de l'urbicide. Il souligne aussi leur résistance. Ils se sont réapproprié des places et des rues, ils ont généré de nouveaux espaces, documenté la mémoire de leurs quartiers détruits et réimaginé leur communauté politique, même assiégés, même depuis l'exil.

Ce qui distingue *Urbicide in Syria*, c'est le fait que Garroum Pla ne fonde pas uniquement son argument sur la théorie. Il se nourrit d'interviews de

Syriens, de recherche archivistique et sur les expressions artistiques et littéraires, qui rapprochent le lecteur de la terrible expérience de la destruction. Avec pour résultat un texte qui, sans jamais renoncer à la rigueur académique, ne perd pas de vue la dimension humaine.

Voilà donc un travail incontournable pour saisir une dimension du conflit syrien jusqu'ici peu connue et d'une importance capitale pour la nouvelle étape politique engagée dans le pays suite à la chute d'Al Assad en 2024, et au vu de la gigantesque tâche de reconstruction à entreprendre. Incontournable, il l'est aussi alors que nous connaissons de nouveaux urbicides, dont celui, si proche, de Gaza. L'ouvrage de Garroum Pla nous permet de regarder en arrière et en avant dans le temps. Tout en nous obligeant, en tant que société, à nous regarder dans la glace.

— Oriol Andrés Gallart, journaliste et auteur du livre « *Siria. Els rostres de la revolució* »



Gaza. Poemas contra el genocidio.
Édition, sélection et traduction de l'arabe d'Ignacio Gutiérrez de Terán, Ediciones del Oriente y del Mediterráneo, 2025. 190 p.

En 1953 Rafael Alberti demandait à : « Que chantent les poètes andalous d'aujourd'hui ? ». Cette question pourrait, *mutatis mutandis*, donner lieu à plusieurs anthologies de poésie. Il s'agit ici d'un recueil de textes courts, rassemblés, sélectionnés et traduits par Ignacio Gutiérrez de Terán. Ils sont dus à 30 poètes,

hommes et femmes presque à parts égales, qui font l'objet d'une brève présentation. Deux courts essais viennent les compléter. L'un est dû à l'anthologiste lui-même, l'autre au Palestinien Ali Al Amiri. Les poètes ont tous un lien avec Gaza, que ce soit car elle est leur lieu de naissance ou de résidence, car ils en ont été chassés ou ont subi les conséquences de l'annihilation massive qu'on nous apprend ces dernières années.

Trois des poètes qui figurent dans le recueil ont trouvé une mort violente à Gaza depuis 2023. Les poétesses Hiba Abu Nada et Maryam Hegazi, et le poète Salim Al Naffar. L'inclusion de personnes assassinées dans une anthologie nous permet de deviner la réponse à la question par laquelle nous paraphrasons Rafael Alberti : de quoi parlent les poètes palestiniens (ou gazaouis) d'aujourd'hui ? Ils parlent de mort.

Les auteurs des deux essais qui encadrent l'anthologie manifestent leur inquiétude face à la possibilité que la poésie ne serve à rien. Ali Al Amiri se pose expressément la question : « Pourquoi faire de la poésie à Gaza », et sa réponse pourrait s'aligner sur l'idée de Gabriel Celaya, qui dit que « la poésie est une arme chargée d'avenir ». L'anthologiste semble lui aussi abriter une espérance. Il termine en effet son introduction en disant « ne laissons pas cela arriver ». Il se réfère à l'image de Gaza vue comme une « fosse commune », titre de l'un des poèmes compilés, dû à Yazid Yabar Shaath, jeune poète de 24 ans, qui se présentait de la sorte en juin 2025 : « J'écris de la poésie pour tenter de documenter la souffrance dans laquelle nous vivons et d'exprimer la douleur, la perte et la détresse que nous traînons derrière nous depuis plus d'un an et demi. Un immense fardeau de mort et de désolation ».

Ainsi, on peut aussi chanter la mort pour des raisons autres que la velléité de l'empêcher. Le deuil impose ses propres rites. L'un d'entre eux consiste à pleurer l'absent, ce qui n'est pas forcément incompatible avec l'humour, comme le montre la Libano-Palestinienne Maya Abu Alhawayt, qui chante son bien-aimé en évoquant l'enfant qu'elle ne pourra plus avoir avec lui puisqu'il a été assassiné (« Mahmud aurait pu être notre enfant ; / je me serais

opposée à ce nom / mais tu aurais insisté pour raisons familiales. »).

Un autre des rites verbaux de la mort consiste à remémorer, dans une tentative de leur rendre un peu de vie, ceux que nous avons perdu. L'anthologie renferme plusieurs évocations de ceux qui ne sont plus, comme dans le poème de Maryam Qawsh (« Aujourd'hui a été assassiné le martyr machin-chose et sa mère, et son père, et ses enfants, et tous ceux qui vivaient dans l'immeuble, et leur mémoire, et leurs rêves, et leurs jours à venir et les jours qui sont venus... »).

J'ai lu cette anthologie sur papier, pas au format numérique. Un livre, c'est un prisme rectangulaire, comme les tombes, les fosses, les stèles. Nous qui entrons dans ce livre, nous participons aux rites de la mort. Les poètes comptaient sur nous tous et toutes. C'est ce qu'a écrit Yahya Ashour (« maintenant, le monde est éveillé, très éveillé : / les uns dansent, d'autres chantent, / certains, peu nombreux, lisent ce qu'on leur rapporte de nos histoires / les moins nombreux se manifestent à leurs moments libres »).

Ils comptent aussi sur nous tous et toutes pour que nous fassions quelque chose car, comme le dit Hind Joudah, « écrire des poèmes sous les bombes, c'est un appel au secours ». Le monde participe donc à ces rites, en évoquant ceux qui sont tombés, en partageant dans une certaine mesure la douleur de ceux qui sont restés vivants, très souvent déplacés de force, dont un autre prisme rectangulaire, la valise, est aussi le symbole qui figure dans quelques poèmes. Ajoutons la cage, souvent rectangulaire et reflet de la réalité vécue en Palestine, comme la décrit Nasser Rabah dans « Ouvrons toutes les cages ». Et la géométrie reparaît autrement, explicitée par Ali Al Amiri, qui refuse d'admettre que l'anéantissement et l'expulsion sont la conséquence d'une guerre, car les guerres ne se produisent qu'entre deux parties symétriques.

La traduction de ces poèmes était justifiée, presque obligatoire. À l'instar d'Amal Abu Asi, les poètes de Gaza nous interpellent tous et toutes (« Monde, / ne va pas croire que nous allons nous habituer / à ces tentes. »).

— Salvador Peña Martín, traducteur de l'arabe et professeur à l'Université de Malaga



Maneras de ser Palestina.
Antología de nuevas poetas.
 Édition et traduction de Luz Gómez. Ediciones del Oriente y del Mediterráneo, 2025, 156 p.

Il n'est pas facile de faire la critique d'une anthologie de poésie. Moins encore s'il s'agit d'une anthologie de poésie palestinienne. Plus compliqué encore s'il est question d'aborder une anthologie de poésie palestinienne écrite par des femmes.

Lorsqu'on parle de la Palestine, et particulièrement depuis le génocide en cours à compter d'octobre 2023, il est habituel de s'interroger sur le rôle, voire sur le sens, de la création artistique dans un contexte d'extrême violence. Que peuvent faire les mots, la poésie, face à la destruction et à la déshumanisation absolue ? Comme l'indique la traductrice et éditrice Luz Gómez dans le prologue de *Maneras de ser Palestina. Antología de nuevas poetas* (2025), en Palestine la poésie possède un statut particulier car « les vers de ses poètes ont été, depuis la Nakba initiale, un outil fondamental de lutte contre la dépossession du peuple palestinien par Israël ». En Palestine, non seulement on écrit, on chante et on vit la poésie, mais elle demeure. Elle devient un hymne. Elle est une arme contre le culturicide.

La question, posée selon différentes nuances, imprègne les poétiques que les poétesses ont écrites à l'occasion de cette anthologie. Plusieurs réponses coïncident. Elles écrivent pour se raccrocher à la beauté, à la vérité, à la vie... à l'humanité. « La poésie est ma seule échappatoire [...] qui me permet de m'adresser à la vie qui grandit en moi » affirme Hala Shrouf.

« La poésie a été et reste une sorte de cri, comme si j'appelais à l'aide » dit Maya Abu Al Hayat. Renouant avec la généalogie poétique de la résistance, Asmaa Azaizh reconnaît que la poésie est nécessaire pour « résister à l'injustice par la vérité, à la laideur par la beauté et à la haine par le langage ». Ou encore, pour Mona Musaddar, « avec ma poésie j'ai cherché à dire que je suis un être humain par-delà le génocide, que je refuse qu'on me mythifie, qu'on me mue en archétype et que ma mort gratuite soit normalisée ».

Cette anthologie présente des poèmes écrits par 15 poétesses nées entre 1977 et 2005, que Luz Gómez dénomme « les nouvelles poétesses palestiniennes » en raison du tournant vers le domaine personnel et vers le quotidien que l'on observe dans leur poésie par rapport à la génération précédente. Chaque choix de poèmes est précédé d'une brève biographie de l'autrice et de sa photo, ainsi que d'une poétique définie par chacune d'entre elles, sauf dans le cas de Ghada Shafii, dont on ignore où elle se trouve, et de Hiba Abu Nada, assassinée en 2023 pendant un bombardement israélien sur le camp de Khan Younés.

Plus les autrices sont jeunes, plus le ton des poèmes réunis dans *Maneras de ser Palestina* s'intensifie. Les poétesses parlent inévitablement de la mort, comme le fait Samar Abd Al Jaber, qui écrit sur les morts, lesquels « dans leurs sépultures / ne voient pas nos visages / n'entendent pas ce que vous dites lors de vos visites annuelles, / ne hument pas les bouquets de fleurs que vous leur apportez ». Elles revendiquent aussi le droit de mourir dignement, comme le fait Batool Abu Akleen : « Je veux une tombe. / Je ne veux pas que mon corps pourrisse dans un bas-côté ». La violence est aussi présente, tout comme les raids incessants évoqués par Hiba Abu Nada : « La nuit de la ville est sombre, ne serait-ce l'éclat des missiles. / Silencieuse, ne serait-ce le bruit des bombardements ».

Les poèmes parlent par ailleurs de la déchirante maternité que l'on vit en Palestine : « Pour être une mère palestinienne / il te faut apprendre quatre choses très simples : / comment on tient un enfant blessé dans ses bras / jusqu'à ce qu'il soit

exsangue. [...] Il te faut être chatte, / crocodile / et avion, / une carapace / et le toit d'une tente » écrit Maya Abu Al Hayat.

Reste que les poétesses écrivent surtout sur la vie. Sur le droit à la vie, que réclame Neama Hassan : « J'ignore quand le blé a appris à devenir fusil et comment le monde s'est convaincu que nous avons appris à être morts. / Ce que je sais, c'est que mes enfants et moi, on est doués pour la vie... ». Mais aussi sur la simple quotidienneté de la vie, dont Dalia Taha parle avec une certaine fascination : « C'est ça qui est génial, / être vivant, / être curieux de ceux qui t'entourent, / être vivant et ne pas très bien comprendre ce que cela signifie ». Inhérentes à la vie, la rage, la rébellion, la résistance sont aussi présentes : « Chaque fois que j'essaie d'écrire, Gaza surgit avec sa bouille rebelle... Et lève les doigts en signe de victoire » conclut Neama Hassan.

Grâce à la façon dont est conçue cette anthologie, sa lecture permet qu'un lien direct s'établisse avec les poétesses, et l'on en oublie presque le rôle médiateur de la traduction. Les rares arabismes qu'a retenus la traductrice dans certains poèmes sont peut-être la seule chose qui évoquent la langue arabe dans laquelle ils sont écrits originellement. La traduction, très soignée, conserve le ton poétique avec naturel et avec délices tout au long de l'ouvrage. Il convient de saluer ce travail, trop souvent décrié. Luz Gómez a traduit et édité des recueils de Mahmud Darwish. Elle est connue et reconnue pour son travail de diffusion de la poésie palestinienne en espagnol, notamment pour ce qui est de l'œuvre littéraire de l'incontournable Mahmoud Darwish, poète dont se réclament par ailleurs un grand nombre des autrices de l'anthologie, qui le citent dans leurs poétiques ou dans leurs poèmes.

Rien d'étonnant à ce qu'il soit compliqué de proposer une critique de *Maneras de ser Palestina. Antología de nuevas poetas*. Sa lecture est tout ensemble un coup de poing à l'estomac et un agréable souffle d'air frais.

— Ana González Navarro,
 professeure et chercheuse à
 l'Universidad Autónoma de Madrid